

UN SUAVE ET FOISONNANT MAELSTROM

Anthropologiquement, depuis le néolithique – dont la céramique est un des déterminants essentiels –, l'être humain, de partout sur la planète, a bâti des abris, des huttes, des cabanes puis des maisons, ensemencé et labouré, élevé du bétail, fait la poterie au tour, ou l'a modelée à la main.

Tourtières, jattes, jarres, cruches paysannes... Moules à gâteaux ou de potées... et très tôt, de partout, presque d'une manière incipiente, sont apparues des formes figuratives.

Il y a bien là l'expression d'un langage universel, dont nul ne peut s'octroyer l'apanage.

Née en 1945 à Paris, jeune diplômée dans la section vitrail de l'École Supérieure des Métiers d'Art à Paris, Odile Levigoureux commence à travailler dans les ateliers de plusieurs maîtres-verriers et s'oriente rapidement vers l'art textile, élaborant des œuvres monumentales, monochromes, qu'on peut qualifier de « monacales ». Elle expérimente d'abord la tapisserie – qu'elle expose à la prestigieuse galerie La Demeure – découvre ensuite le feutre. C'est l'époque de Josep Grau-Garriga (né en 1929), du groupe Supports/Surfaces, des « antifformes » de Robert Morris.

En 1990 (on se construit par dépouilles successives), elle délaisse le feutre au profit de végétaux qu'elle peint et ligature en œuvres murales ou métamorphose en papier. Ces « feuilles d'herbe » (c'est ainsi d'ailleurs que s'intitule le livre majeur de Walt Whitman¹), constituent une fois reliées des livres-objets, ou des sortes de phylactères évoquant immarcesciblement les rouleaux de la loi hébraïque, j'entends ceux de la Torah.

La musique (j'y reviendrai), est chez Odile Levigoureux une source d'inspiration naturelle au point que les titres de ses œuvres sont souvent des hommages à Bach, Schubert, Schumann ou Olivier Messiaen. Elle-même joue de l'orgue. (Fille de musicienne, sa mère fut une grande interprète, jouant Fauré, Ravel entre autres. Odile, enfant, étudia l'orgue au Conservatoire de Beauvais.) Ainsi, Les Chants de l'aube – titre de la dernière œuvre pour piano de Schumann – est un livre-rouleau de 40 mètres de long. (Ultérieurement, elle collaborera avec des écrivains pour réaliser des livres d'artistes : un livre-accordéon avec Alain Lance ou encore une petite collection avec le poète Jean-Loup Trassard. Série pour laquelle l'auteur retenu se doit d'écrire, sous forme de lettre, un texte sur la plante choisie. On compte aujourd'hui la Lettre à l'ortie, la Lettre à la prêle et la Lettre au lin.)

Naissent, à partir de 1994, ses Bibliothèques-retables, des bas-reliefs constitués en assemblant des matériaux récupérés, comme des cageots de fromages ramassés sur les marchés et des tiges de berces du Caucase, grande ombellifère à fleurs blanches poussant dans les lieux humides.

En 2002, apparaissent les premiers visages groupés en forme de chœurs, ce peuple de choreutes, qu'elle s'est empressée de modeler avec frénésie. La terre, crue, qu'elle aime empoigner, pétrir.

« La terre encourage la rapidité d'exécution, la moindre pulsion s'imprègne dans cette pâte molle », remarque Odile. « La terre permet une infinité de techniques, d'attaques. Sensualité d'enfoncer les doigts, étirements, torsions, écrasements, battage, douceur, caresses, trace du geste, histoire sans cesse recommencée. »²

L'essentiel étant, ici encore, d'expérimenter.

*

¹ Poète américain (1819-1892).

² Toutes les citations d'Odile Levigoureux non référencées résultent d'un entretien que j'ai effectué avec elle le 8 mars 2011.

2008, 2009, les retables se transforment en rondes-bosses pour créer des sortes de petits édicules antiquisants, de tempietti à la Bramante, dômes qui couronnent les « Chaconnes », œuvres tourbillonnantes qui lui ont été inspirées par la musique de Buxtehude.³

Odile préférera ce baroque-là, plus tempéré, moins écrasant, moins grandiose. Une efflorescence faite d'un mouvement d'inconstance, d'illusions subtiles, de séduction perpétuellement reconduite, qui nous entraînent dans le suave maelstrom – autorisez-moi l'oxymoron –, d'une œuvre foisonnante, rameutant les quatre éléments, convoquant tous les sens.

U des traits qui caractérise Odile Levigoureux, c'est la transgression des genres, la diversité de ses appétits pour un nombre considérablement varié de matériaux, de techniques, de media.

Idem de l'articulation entre le domaine religieux et celui du profane. Pourquoi ce besoin de franchir, de chevaucher des limites, des franges ?

« Je suis fascinée et influencée par le patrimoine religieux, les croyances et les saints populaires. Tant de chefs d'œuvre en architecture, en sculpture, en peinture ont existé grâce aux croyances, magie, superstitions... Les anges, pour moi, ne sont pas des figures qui expriment la gloire de Dieu, ils sont des personnages poétiques, qui s'envolent grâce à la musique. »

En effet, la musique occupe un rôle capital. L'artiste en écoute beaucoup lorsqu'elle est à l'atelier, parfois en boucle... La musique la porte, c'est elle, à ses yeux, qui a le plus fort pouvoir d'émouvoir. Aussi Odile donne-t-elle presque toujours des titres musicaux, on voudrait les citer tous, et spécifiquement lorsqu'ils sont en allemand, à ses œuvres, comme Voyage d'hiver (d'après Schubert) une grande installation de portraits de gens atteints de la maladie d'Alzheimer.

Car, depuis 2004, résultat d'une immersion dans le quotidien et la réalité d'une maison de retraite, elle sculpte de pathétiques têtes de vieillards au regard empli de stupeur. Je prêterais une attention particulière à ces visages graves, au regard fixe, immobile, aux yeux reflétant la plus enfouie inquiétude de ces êtres, suspendus entre la vie et la mort, littéralement entre deux eaux. Les eaux du Styx.

Terrifiant thème que celui de la vieillesse, dont elle s'est là emparée !... Mais je laisse le soin à son époux, Daniel⁴, de décrire le processus de fabrication : « Pour cette toute dernière pièce, Odile s'est placée devant le motif le plus primordial qui soit, une personne réelle – là – devant elle, présente et immobile. Pendant des dizaines d'après-midis, elle a recommencé cette expérience, ce face à face, et notamment devant des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer.

Travaillant vite pour ne pas lasser ses modèles, Odile a capté l'essentiel, volume des épaules, port de tête, masse du crâne, pommettes, front, orbites, tracé du nez, ligne des sourcils et ce regard si attentif, perçant. »

Vingt-sept têtes désormais placées dans un grand amphithéâtre en demi-cercle. Impressionnante assemblée en sursaut, en sursis, à laquelle il nous faut prendre garde, puisqu'elle est notre exact vis-à-vis, notre « devenir », dirait le philosophe Gilles Deleuze.

Rapetassés sur eux-mêmes, à la Daumier, ces tronçons de bustes et de têtes émergents de gradins curvilignes, au faciès halluciné, aux orbites excavées, à la bouche grand'ouverte dont on ignore si c'est pour émettre un ultime râle ou un orgasme noir, mêlant lancinement Éros et Thanatos, ou pour chanter dans les décombres, envers et contre tout...

L'érotisme, au sens de la pulsion vitale, n'est-ce pas, selon la roborative formule de Georges Bataille, « l'acceptation de la vie jusque dans la mort » ?

*

³ Chaconne : Apparue en Espagne au 17^{ème} siècle, danse populaire à trois temps très animée. A l'époque baroque, elle devient une danse de cour. Le titre même de cette série est repris à celui d'un disque consacré à la musique du grand compositeur Dietrich Buxtehude (1637-1707), et plus particulièrement à l'*ostinato* de la basse continue - *Ciaccona : il mondo che gira*, interprétées par Stylus Phantasticus et diffusées par Disque Alpha 047 (2003).

⁴ Daniel Levigoureux, in catalogue de l'exposition intitulée « Figure, figuration, portraits », Espace Saint-Jacques à Saint-Quentin (Aisne), du 11 novembre 2004 au 23 janvier 2005.

« J'utilise des termes d'architecture, comme "retable" par exemple », concède Odile Levigoureux. « Souvent, j'ai besoin d'une monumentalité, d'une symétrie, qui renvoient à l'architecture, à des dispositifs..., à l'image de la profusion des cathédrales gothiques. Ces petites Bibliothèques pourraient s'apparenter à des tabernacles, des reliquaires... contenant des objets cachés - en même temps, j'aime l'aspect ludique, j'invite le spectateur à toucher, à manipuler les tablettes... »

L'artiste ne conçoit pas de maquettes préalables, même si, quelquefois, des pièces de petits formats sont à l'origine de pièces monumentales. Guère de dessins, d'esquisses ou de « croquetons », au sens où Georges Seurat employait le terme.

« Je "gribouille", mais je ne fais pas de projets (desseins) dessinés », me précise-t-elle. « J'improvise d'emblée en grand, en volume, souvent par accumulation de petits éléments, en inventant le moyen d'organiser l'ensemble, de le faire tenir dans l'espace, parfois juste en équilibre. »

Elle parle plutôt d'« écritures » : son appétence pour les poètes, partitions musicales (mais je lui donne la parole, de nouveau) :

« Ce qui constituerait l'aspect graphique (dessin) de mon travail, ce sont les "écritures", directement issues des matériaux...

- On y revient!

- Oui, on y revient toujours.

... des "écritures" d'herbes faites directement dans la pâte à papier ou les "écritures" de fers rouillés recueillis à marée basse inclus dans le plâtre... »

Lui faut-il énumérer ses « maîtres » ou les formes qui lui furent ou lui sont incontournables? Cela ira des portraits du Fayoum, au Bernin et à Louise Nevelson, passant par l'art roman, Palladio, Camille Claudel ou Alexandre Calder. Un cousinage avéré avec Jeanclos...

En France, l'équation céramique=artisanat dissuade certains artistes à s'engager dans une recherche sculpturale en utilisant ce matériau. Un clivage souvent ridicule entre art et arts appliqués.

Hermétique aux courants dominants de certaines modes, Odile se rencognera volontiers dans son univers, goûtant des collègues comme - une nouvelle liste, qu'on me pardonnera, j'espère - Yolande Fièvre, Louis Pons, Marie Morel. « J'aime Johan Creten, Daphné Corregan », confie-t-elle.

Odile Levigoureux a effectué de nombreuses expositions personnelles, dont - je ne cite que depuis dix ans - L'Arsenal, à Metz (2000), Vingt ans de création ; Saintes, Abbaye aux Dames (également 2000) ; 2009 Bourges, Château-d'eau/Château d'art.

En 2003, à Paris, elle fut l'hôte de la prestigieuse Halle Saint-Pierre.

Elle a participé à une foule d'expositions collectives, en France et de par le monde, aussi bien à Prague, Riga (Lettonie), en Allemagne, en Norvège, au Japon.

Sa notoriété, sa reconnaissance sociale, ne sont ni à démontrer, ni à prouver. Ses œuvres, au demeurant, se trouvent dans des collections publiques et privées internationales.

Fort du substrat anthropologique que j'annonçais liminairement, son répertoire personnel est ancré au plus près des profils millénaires de l'art céramique.

Ces deux magnifiques monstrations à Compiègne, l'une dans le Cloître Saint-Corneille, et l'autre dans la Collégiale Saint-Pierre des Minimes - le fait que cette rétrospective s'effectue dans deux lieux patrimoniaux, confrontant espaces anciens et pièces contemporaines -, nous donneraient s'il le fallait l'occasion de nous en convaincre.

Alain (Georges) Leduc, AICA, AISLF, AFA, etc.
[Paris, 2 avril 2011.]

